

au nord du village, dans l'espace d'un quart d'heure, devinrent la proie des flammes.

Aucune assurance sur ces habitations. Plusieurs piles de bois, planches et madriers qui devaient entrer dans la construction de l'aile nouvelle qu'érige le collège ont été détruites.

Les deux pompes à feu du village ont rendu peu de service vu leur mauvais état et la rareté de l'eau. Tout le monde a travaillé avec ardeur à combattre les progrès de l'incendie. Parmi les anciens élèves, les hons. A. B. Routhier, J. C. Seers, J. A. Chapleau, M. P. P., M. Alderic Ouimet, M. P. N. Lecavalier, M. P. P., S. Laberge, etc., les prêtres et les élèves de la maison se sont particulièrement distingués.

Les pertes totales de l'incendie s'élevèrent à \$15,000 pour le village et \$8,000 pour le Collège.

Un nouveau confrère, le *Propriétaire et l'Ouvrier*, vient d'annoncer sa prochaine apparition. Pour avertir le public de sa naissance, il a choisi, de préférence à tout autre, le jour de la fête de St. Jean-Baptiste, car le journal sera particulièrement consacré à la défense, à l'avancement, au progrès des arts et des industries nationales.

Quelques paragraphes que nous détachons de son prospectus diront le but et l'objet de sa publication :

« Le *Propriétaire et l'Ouvrier* se posera donc comme une sentinelle vigilante pour faire connaître et défendre les intérêts généraux et particuliers du grand parti du travail manuel et des affaires en général.

« C'est aux sciences et aux arts que nous emprunterons les moyens salutaires que nous avons à cœur de communiquer à nos lecteurs, en nous efforçant de les leur présenter avec clarté, simplicité et méthode. En un mot, nous désirons mettre les principes, la théorie d'un art ou industrie quelconque à la portée de toutes les intelligences pour les plus grands succès de la pratique.

« La rédaction du *Propriétaire et l'Ouvrier* sera confiée à une société de savants, d'artistes et d'industriels du Canada et de l'étranger.

Le prix d'abonnement sera \$1 par année, et le prix du numéro deux centimes. Le journal paraîtra une fois par semaine.

M. l'Abbé Chabert, qui a été l'organisateur et qui sera l'âme de cette feuille spéciale, trouvera là encore un nouveau moyen de répandre parmi les classes ouvrières, ces notions d'art industriel qu'il s'est appliqué et a réussi à faire pénétrer au milieu de notre population intelligente et laborieuse.

Succès donc au *Propriétaire et l'Ouvrier* ; et puisse le journal devenir un jour pour chacun de ses abonnés une feuille spéciale adressée à l'Ouvrier-Propriétaire !

C'est là notre vœu, et assurément aussi le but de la publication.

LETTRÉ PERSANE

Mon cher Ibben,

Nous fûmes, hier, témoin d'un spectacle à la fois grandiose et charmant : c'est, du reste, cette rencontre heureuse et constante de la grandeur et de l'attrait qui m'a paru former le caractère propre du génie français. Le charme est ici comme le duvet de toutes choses.

Dans une plaine immense, revêtue du gazon le plus vert, bordée par la rivière et les bois dans tout l'éclat de leur parure, et par l'azur fuyant des collines lointaines, quatre-vingt mille hommes armés étaient réunis. En face de ces lignes sévères, hérissées de fer, s'allongeait une file de gradins où s'épanouissaient, au clair soleil de juillet, des femmes vêtues de couleurs claires et d'étoffes légères, vaporeuses ; on eût dit des étagères garnies de bouquets de fleurs, ou plutôt une immense volière remplie de ces jolis oiseaux des tropiques aux couleurs éclatantes. Il faut bien le reconnaître, Ibben. Quoi que ce spectacle ait d'étrange et de choquant pour l'œil d'un Persan, accoutumé à ne rencontrer chez ses créatures inférieures que l'expression de la réserve et de la pudeur, rien n'est séduisant comme ce contraste harmonieux, si j'ose dire, entre ces hommes dont l'allure et le costume révèlent la force et les mâles vertus, et ces femmes qui respirent la grâce et le charme. C'est là une de ces impressions délicates et complexes qui font les délices et sont l'apanage des occidentaux. Je t'avouerai que moi-même je n'ai pu m'y soustraire tout entier. D'ailleurs, qui la comprend n'est pas loin de la partager.

A un certain moment, on a vu s'avancer, étincelant à travers la poussière que soulevaient leurs pas, un gros de cavaliers de grande stature, vêtus et coiffés d'acier.

J'ai entendu crier : Les voilà, ce sont les cuirassiers de Reichshoffen. Un frémissement a couru tout le long de cette foule chatoyante. C'était comme l'ondulation d'une immense banderole de soie palpitant sous la caresse de la brise.

Toutes les mains applaudissaient ou agitaient des éventails, des mouchoirs. Tous les jolis visages découverts se penchaient en avant, colorés par l'émotion. Une même flamme remplissait tous ces regards humides... Non rien, Ibben, rien ne peut exprimer ce qu'ont dû éprouver ces guerriers français échappés aux hasards des combats, en voyant sur leur passage toutes ces créatures charmantes suspendues, en quelque sorte, à l'arçon de leur selle et se donnant ou se promettant tout entières dans un cri, dans un regard, tandis que leur vieux chef, guide et témoin de leur vaillance, se découvrait devant l'étendard de ses héroïques compagnons d'infortune...

L'Occident ne se fait pas faute de nous accuser, nous autres races orientales, de torpeur, d'immobilité. On nous considère comme les culs-de-jatte de la civilisation. Ici, on n'a qu'un mot à la bouche, lequel dit tout, répond à tout, suffit à tout, et fait, pour le moment, le fonds de la langue française,—j'entends la langue politique,—c'est le mot *progrès*. Il ne se prononce point un discours, il ne s'écrit pas un article, il ne se noue pas une conversation, il ne se célèbre point une cérémonie, il ne se tient pas une réunion, où ce mot ne trouve sa place qui est la première. C'est un talisman, une panacée, un dogme, une idole.

Idole qui se plaît, comme toute bonne idole, aux vapeurs sanglantes des holocaustes.

Une émeute éclate, par où le pays est mis à feu et à sang, ruiné, déshonoré. C'est au nom du *Progrès*.

On assassine des hommes désarmés, des vieillards, des mollahs : autant de victimes offertes au *Progrès*.

Paris est pillé, brûlé, saccagé ; c'est le *Progrès* qui se défend.

Une femme outrage la foi conjugale. Elle ne fait qu'obéir à la voix du *Progrès* qui veut l'union libre.

Un ami ne vous rend point l'argent qu'il vous emprunte et, par dessus le marché vous bafoue ou vous flétrit : c'est qu'il tire du *Progrès* des conséquences que vous êtes trop arriéré pour seulement entrevoir.

Votre fils vous manque, votre fille vous berne et, contre votre gré, vous abaisse jusqu'à être le grand-père des enfants d'un infâme : Inclinez-vous, c'est le *Progrès* qui passe.

Un marchand, l'autre jour, me vend un bijou qui n'était ni de titre ni de poids et me vole, tout comme s'il me prenait ma bourse dans ma poche. Je lui reproche son indécatesse. Il nie d'abord, puis menacé des magistrats, il se rend. Mais il me répond alors, d'un air superbe : « Ah ! que la Perse est un pays barbare ! Vous ne possédez pas seulement le secret d'imiter le diamant d'une façon si parfaite que l'on s'y trompe. Le *Progrès* ! Monsieur, si votre pays n'entre pas dans la voie du *Progrès*, il est condamné ! »

L'autre soir, je dinais chez une dame dont on a beaucoup parlé tant qu'elle a été jeune, ou a paru telle. Aujourd'hui, elle est femme politique, n'ayant point assez d'esprit pour être dévote.

J'ai rencontré là un homme grave, fort âgé, que l'on m'a dit appartenir à l'Institut, un corps formé des plus grands savants et des hommes les plus considérés pour leur sagesse. Il y en aurait même parmi eux qui connaîtraient notre langue—de réputation.

On parlait de cette guerre funeste qui a coûté si cher à la France. Comme ce personnage, paraît-il, a écrit de fort belles choses sur le patriotisme, je ne manquai pas de lui toucher deux mots de la perte des deux provinces conquises par le khan de Prusse.

—Comment ! monsieur, des condoléances ! La France n'a rien perdu, n'a rien à pleurer. N'est-elle pas plus que jamais le sanctuaire du *Progrès* ? Sachez-le, monsieur, la France se serait vu arracher toutes ses provinces, ses frontières matérielles seraient à Asnières, qu'elle n'aurait qu'à illuminer, pour peu que nous eussions gardé la République, car la République, c'est le *Progrès* !

Un roi est sur son trône, entouré de cent mille hommes, investi de la confiance reconnaisante des sept huitièmes de ses sujets qui lui doivent l'ordre, la paix, la prospérité. Tout d'un coup un homme se présente, il est généralement bien mis et a fait ses études. Il dit un mot à l'oreille du Roi et, sur-le-champ, celui-ci s'incline, abdique, prend son sac de nuit, et demande si on a fait avancer le fiacre qui doit l'emporter, lui, sa dynastie, l'ordre, la paix, la prospérité du pays. C'est que le *Progrès* est en bas, qui veut monter. Cela s'est appelé la journée du 24 février 1848.

Vous le voyez, mon cher Ibben, ces gens-ci, qui font profession de ne croire à rien ni à personne, pas plus aux doux prophètes Aïssa, fils de Meryan, qu'à notre Allah ou au Jéhovah des Juifs, sont prêts à sacrifier tout, gloire, patrie, conscience, pour ce mot *Progrès*. Les impies ont donc eux aussi leur fanatisme !

J'ai voulu savoir ce que signifiait ce mot, analyser ce que contenait ce breuvage de l'oreille si éniyant et si funeste ; je me suis renseigné auprès des plus fameux d'entre les teneurs d'alambics.

Autant de gens consultés, autant de réponses différentes. Ce culte du *Progrès* ne compte pas un dévot qui ne soit un hérésiarque.

Pour celui-ci, le *Progrès*, c'est la suppression des titres de Mirra, d'Agha, de Khan. Il est bâtard et s'appelle Léopold.

Pour celui-là, c'est le vin à six sous la chopine, comme sous la Commune : il est ivrogne.

Pour cet autre, c'est le changement des shakos de la cavalerie : il est chapelier militaire.

Pour mon voisin de gauche. C'est la suppression des ordres religieux et le mariage des prêtres. Il jouit d'une bonne santé, et vit comme l'on sait.

Pour mon voisin de droite, c'est le chloroforme : il a les dents mauvaises.

Pour cette charmante femme, qui est dodue ; c'est le fourreau-Empire.

Pour cette aimable demoiselle,—qui est maigre comme le pont des Elus,—c'est le retour à la crinoline.

Pour les plus sages, c'est leur intérêt satisfait.

Pour les autres, c'est leur appétit à contenter.

De tous les peuples occidentaux, les Français sont le plus âpre et s'estiment le mieux qualifié à revendiquer le titre de grand-prêtre du *Progrès*. A tel point qu'il suffit qu'un des peuples, leurs voisins, dise assez haut pour être entendu, que la France ne tient plus la tête de la procession, pour que les Français courent aux armes et lavent dans des torrents de sang ce qu'ils considéraient comme la plus cruelle injure. Les trois quarts de leurs guerres n'ont pas d'autre cause.

Eh bien ! mon cher Ibben, je vais grandement t'étonner. Et voici par où je reviens, après des détours plus nombreux que les replis du turban d'un mollah turc, à mes propositions. Le peuple de France qui, de tous les pays d'Occident, passe

pour le plus remuant, le plus avancé dans les sentiers du *Progrès*, le plus opposé aux traditions et à l'immobilité séculaire du vieil Orient, est, au fond, celui qui change le moins. Les Français sont demeurés, en tant que race et ensemble d'aptitudes nationales, ce qu'ils étaient il y a cent cinquante ans, tels que les a dépeints mon arrière-grand-père, Usbeck-Mirza, l'immortel ami du président de Montesquieu, tels que nous les avons entrevus à travers la brume de celles de nos légendes qui racontent les combats livrés autour de Solyme par les guerriers francs.

Pour eux, la gloire, la vertu, tout ce que l'homme peut accomplir ou désirer ici-bas, est contenu dans l'étroit espace que mesure un regard de femme.

Défiler devant des femmes ou parader devant des hommes, c'est là ce commerce que l'on appelle galanterie, qui est né avec la France, dont elle mourra peut-être, mais qui ne lui survivra pas, assurément.

Toutes leurs révolutions, tous ces bouleversements politiques et sociaux, qui ont le privilège de faire trembler le monde entier comme des convulsions volcaniques, ne sont pour eux que des agitations de surface, des changements de costumes, des grimaces qui n'altèrent en rien la constitution même et l'âme de la nation.

Et la preuve, c'est la rapidité avec laquelle ils se remettent de ces secousses où, de loin, nous les croyions près de s'annéantir.

Autrefois, la devise des Français comprenait trois termes : *Servir Dieu, le Roy et les Dames*. Ils ne veulent plus entendre parler de Dieu, ni du Roy ; mais le troisième terme subsiste tout entier ; que dis-je ? Il n'a fait que bénéficier des ratures. Plaire aux dames est aujourd'hui l'unique affaire de ces hommes vaillants, légers et caressants. Toute leur histoire, présente aussi bien que passée, est contenue là dedans. Aussi, n'en est-il pas une au monde qui soit plus brillante, plus fleurie de merveilles, plus invraisemblable.

L'histoire de France n'est qu'un interminable roman de chevalerie dont la suite est toujours au prochain numéro. Aussi, les Français n'ont-ils jamais eu pour historiens que des panégyristes ou des pamphlétaires. Rien de plus naturel : la passion ne peut être racontée que par la passion.

Veux-tu que je te donne, Ibben, en deux mots, la clef de la fameuse révolution de 1789, dont le retentissement s'est prolongé jusqu'au cœur de l'Asie, dans l'antique Iran.

Avant cette époque mémorable, la galanterie était le privilège d'une classe : la noblesse. Le Tiers-Etat, c'est-à-dire la plus grande partie de la nation, comprise entre la noblesse et la populace, a voulu avoir sa part de ces jouissances exquises et nationales. Les robins—nos cadis—les gens de métier et les paysans se sont soulevés pour être, eux aussi, armés chevaliers et recevoir leurs éperons des mains des dames. Mais c'est là un baptême qui veut du sang. Et, alors, ils ont fait choix d'un chef de leur goût qui s'appelait Napoléon, et s'en sont allés guerroyer à travers l'Europe pendant quinze ans comme les nobles avaient fait autrefois contre les Sarrasins, uniquement pour revenir barons, comtes, ducs, princes, et faire hommage de leurs glorieuses cicatrices, de leur grandeur épique à leurs dames, femmes de leur condition qui s'appelaient désormais la reine de Naples, la duchesse de Montebello, la princesse de la Moskowa, la maréchale Lefebvre.

Il y a bien eu, au moyen âge, un malin qui, connaissant le faible de sa race, a inventé la loi salique,—en vertu de laquelle les femmes ne peuvent point être souveraines en France.

Sais-tu ce qui en est résulté ? Pour évi-